

Et cette année, il a fallu l'armer, l'équiper, la dresser à la guerre, à une guerre comme il ne s'en était jamais vu, et dont les méthodes s'avéraient comme toutes nouvelles et changeantes. L'Angleterre a dû tout improviser, tout créer ; usines, matériel, ouvriers et ouvrières.

Nos mines tombées entre les mains de l'ennemi, nous n'aurions pu, nous, faire marcher nos usines de guerre, sans l'appoint du charbon anglais. Est-ce que les mineurs anglais qui l'extrayaient pour nous des entrailles de la terre anglaise n'étaient pas aussi des soldats ?

La grande flotte britannique comptait 146,000 hommes ; ils sont devenus 450,000 tandis qu'un million d'ouvriers travaillaient dans les arsenaux de l'Armiraute pour faire passer le tonnage de la marine de guerre de 2 millions et demi de tonnes à 8 millions.

Cette marine en dehors de sa brillante victoire du Jutland, de ses héroïques embouteillages d'Ostende et de Zeebrugge, c'est à elle que nous devons, de concert avec la nôtre, d'avoir pu être ravitaillés au point de ne manquer de rien, tandis que nos ennemis devaient vivre sur leur propre production seule. Elle a eu raison de la traïtesse guerre sous-marine et permis à l'Amérique de nous amener les hommes et les munitions indispensables à notre défense.

Elle a, presque sans perte, fait traverser la Manche à des millions et des millions de combattants, elle a transporté dans nos ports 2 millions de chevaux, 25 millions de tonnes d'explosifs et de munitions, 100 millions de tonnes de combustible, 130 millions de tonnes de ravitaillement alimentaire.

L'aviation anglaise s'est presque centuplée en quatre ans : elle disposait de 130 avions, elle a peuplé les airs de 10,000 appareils dont les exploits ont été récemment dénombrés.

Et nous ne parlons que pour mémoire de l'effort financier de l'Angleterre, qui a vu passer sa dette nationale de 16 à 200 milliards !

Tout cet effort ne se sera pas produit en pure perte si la constatation de cette puissance combative de la pacifique Angleterre empêche dans l'avenir l'impérialisme allemand, démocratisé ou non, de relever la tête et de troubler la paix du monde, dans cinq, dans dix ans, comme il nous en menace aujourd'hui, ni même dans cinquante ans.

Mais, pour cela, il faut que l'amitié scellée par l'estime réciproque dans le sang versé sur les champs de bataille se perpétue et se manifeste dans les œuvres de paix. Les Anglais, qui ont été les témoins des dévastations inutiles et barbares perpétrées sur notre sol, seront avec nous lorsque nous revendiquerons les compensations légitimes et primordiales. Il est nécessaire qu'une confiance sans arrière-pensée règne dans les rapports plus intimes qui s'établiront entre nos deux nations. Cela sera.

Saluons donc de tout cœur le représentant de la Grande-Bretagne qui combattit si vaillamment à nos

côtés, et acclamons de toutes nos forces nos amis anglais. Crions-leur : Nous sommes alliés, soyons frères !

R. L. C.

La Croix

VIVE L'ANGLETERRE !

De quel cœur ces deux cris seront poussés aujourd'hui par les Parisiennes et les Parisiens ! L'alliance franco-anglaise est devenue, au feu de la guerre, un solide et durable alliage, une fusion complète de sentiments et d'intérêts. Nous nous aimons les uns les autres, et nous savons qu'il importe de nous aimer. Nous nous aimons pour nos qualités si différentes que l'engrenage en fut victorieux et nous nous aimons contre l'Allemagne. Nous nous aimons aussi de nous être longtemps méconnus. Nous nous aimons par l'honneur en commun du sacrifice de tous nos héros. Nous nous aimons au nom des vivants et de l'avenir. Nous nous aimons au nom des morts. De l'union si complète de nos deux nations, celle de Shakespeare et celle de Corneille, celle de Newton et de Darwin et celle de Descartes et de Claude Bernard, celle de Sydenham et celle de Charcot, doivent sortir de grandes choses aussi grandes que celles de la guerre, d'un type différent. Il n'y a plus de Manche entre nous que géographiquement. Et, par l'Angleterre, c'est l'empire britannique—ô Kipling!—qui s'assied à la table de notre amitié et partage avec nous le pain et le vin, sans crainte désormais d'aucune restriction.

Ils sont venus, ces jours qu'appelait avec ferveur George Meredith, votre premier analyste, ô frères anglais, dans sa douce petite maison de Box Hill, quand il embrassait Alphonse Daudet en lui disant : "Nos deux peuples s'embrasseront un jour ainsi". Ils sont venus dans le sang et les larmes, au milieu du plus terrible fracas guerrier dont ait jamais retenti l'univers. Mais ils sont venus. Ensemble, Britanniques et Français ont délivré le sol de la France. Ensemble, Français et Britanniques ont écrasé les armées allemandes, dont les chefs orgueilleux, mais moins habiles, ont plié devant les chefs alliés. Ensemble, ceux de Londres et ceux de Paris ont reçu les messages de haine et de mort qui leur tombaient des gothas ennemis. Femmes et enfants de France et d'Angleterre ont subi les mêmes menaces et connu les mêmes maux. Il faut que la mémoire de ces faits reste éternellement gravée dans les âmes. Le Hun, le Barbare est toujours là, bridé seulement, dans sa soif de carnage, par la force armée d'un armistice qui est venu huit jours trop tôt. Huit jours de plus, en effet, et huit cent cinquante mille Allemands étaient réduits en bouillie, ou faits prisonniers, et la puissance militaire allemande s'effondrait sur terre, comme elle a disparu sur mer. Puisse la leçon servir ! Puisse les débats d'une paix destinée à venger les morts et à payer ce qui est dû, en garantissant, pour un long délai, l'univers, échapper à des nuées spécul-